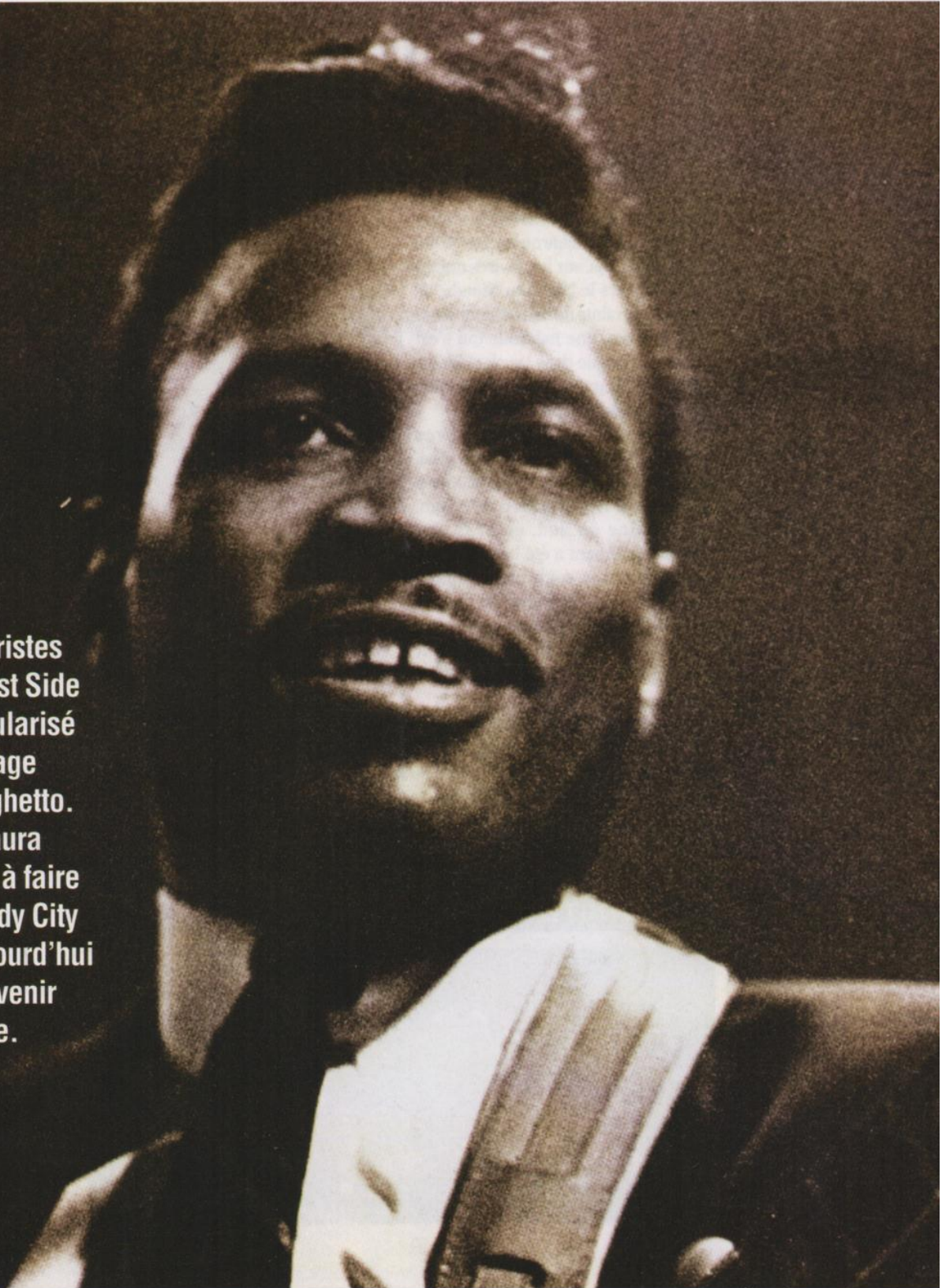


Magic Sam

Le premier des jeunes guitaristes électriques du West Side de Chicago a popularisé un style à l'image de la vie dans le ghetto. Mort jeune, il aura néanmoins réussi à faire école dans la Windy City où l'on vénère, aujourd'hui encore, son souvenir et sa musique.



Les danseurs noirs à la conquête du monde



▲ Esclaves dansant sous le regard de leurs maîtres.

► Démonstration de « double-roll » par le célèbre Bill Robison.



▲ Le « black face » Harland Dixon, parodiant une danse noire.

Des traditions tenaces

La danse est l'un des rares héritages que les esclaves pouvaient conserver de l'Afrique en débarquant sur le sol américain. Déjà, sur les navires qui les menaient vers le Nouveau Monde, ils étaient contraints de danser pour leurs tortionnaires, une habitude qui s'est perpétuée jusque dans les plantations, aux Antilles puis dans les colonies anglaises d'Amérique.

Les danses les plus célèbres d'alors, la Calenda, la Chica et la Juba, se pratiquaient au son des tambours. Mais, après l'insurrection de Stono, en Caroline du Sud, en 1739, cet accompagnement a été banni car les propriétaires se sont rendu compte que ces instruments avaient permis aux révoltés de communiquer entre eux. Malgré cela, la danse devait rester extrêmement populaire, et les



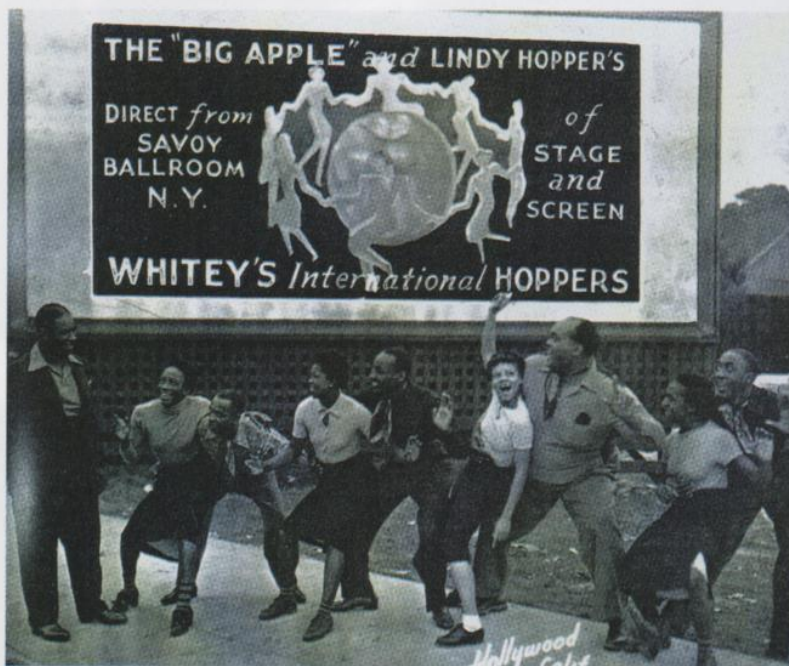
battements de mains et de pieds, parfois la flûte et le violon, ont pris le relais. Dans les plantations les occasions de danser étaient multiples : lors

des célébrations qui rythmaient la vie rurale, des semailles aux récoltes ; lors des mariages et des enterrements, ainsi que pour les principales fêtes religieuses. Dans ce dernier cas, les avis étaient partagés, certains puritains jugeant trop suggestifs et vulgaires les mouvements des danseurs noirs.

Les salons néo-orléanais

Bientôt, la danse noire a fait son entrée dans les salons des cités du Sud, où de nouveaux pas sont apparus : le Buck, le Pigeon Wing (« l'aile de pigeon »), le Cake-Walk, le Ring Dance ou encore le Camel-Walk (« le pas du chameau »). A La Nouvelle-Orléans, surtout, les mulâtres pratiquaient le quadrille avec une science consommée, espérant ainsi séduire les riches commerçants du Quartier Français. Parallèlement, une population plus fruste pratiquait la Catouille, la Cata ou la Conga sur la

► Les Whitey's International Hoppers, spécialistes du Lindy Hop, ont enflammé le Savoy Ballroom à Harlem entre les deux guerres.



Le blues comme le jazz peuvent s'écouter pour eux-mêmes. Musique et danse sont cependant étroitement liées dans la culture afro-américaine, et les orchestres, petits ou grands, se devaient aussi de faire danser leur public.

◀ Traditionnel « Saturday night dance », à Houston (Texas), au début des années 60.



plaine de Congo Square, le seul lieu où les esclaves avaient l'autorisation de se retrouver le dimanche.

Des Vaudevilles aux Ziegfeld Follies

Dans le nord des Etats-Unis, la danse noire a fait son entrée grâce aux artistes de vaudeville. L'un des premiers semble avoir été T.D. Rice. Grimé au bouchon, il caricaturait les contorsions d'un vieux nègre qu'il avait baptisé Jim Crow. Son exemple a été largement suivi, y compris par des danseurs noirs comme William Henry Lane (le célèbre Master Juba) ou Bill Bojangles Robinson, future star des Ziegfeld Follies, puis d'Hollywood.

Ces pionniers talentueux ont en réalité mêlé l'héritage de l'Afrique et les influences européennes. Au passage, ils ont donné naissance au « tap-dancing » (claquettes), inspiré d'une danse

paysanne irlandaise au cours de laquelle les participants faisaient claquer les semelles de leurs sabots.

Un art universel

Avec le jazz et le rhythm'n'blues, puis le funk et le rap, la danse s'est trouvé de nouveaux alliés tout au long de ce siècle. Du Black Bottom au Big Apple en passant par le Lindy Hop et le Charleston, qui se sont développés à Harlem, toutes ces danses auront imprégné l'art chorégraphique populaire. L'impact du rock'n'roll n'aurait sans doute jamais été celui que l'on sait si ses premiers représentants, Elvis Presley en tête, n'avaient séduit son public – et choqué les adultes – en improvisant sur scène des mouvements empruntés aux danses noires.

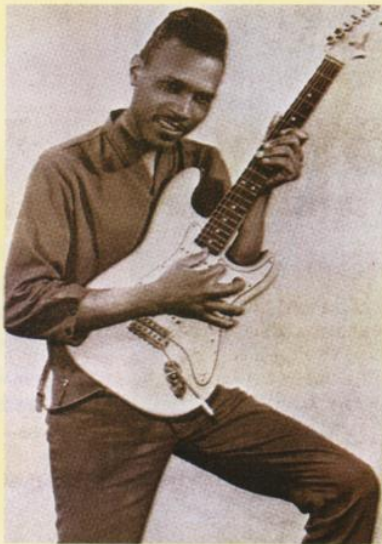
Les années 60 ont été fortement marquées par cette tendance. L'avènement du Twist, du Jerk et du Mashed Potato

ont lancé une mode qui a vu la musique populaire noire s'orienter sur des compositions dansantes. Face aux artistes Motown qui privilégiaient les slows sen-



timentaux, James Brown et Rufus Thomas proposaient des spectacles très rythmés mêlant musique et danse. Plus récemment, le succès international de Michael Jackson avec sa célèbre Moon-Walk montre que l'Amérique noire n'a pas fini de faire danser l'univers.

▲ Michael Jackson en action.



- 1937** Naissance de Samuel Gene Maghett le 14 février près de Grenada, Mississippi.
- 1950** Depuis la mort de sa mère, Sam s'entend difficilement avec son père et la nouvelle femme de celui-ci, et part vivre chez une tante à Chicago.
- 1952** Il rencontre les trois frères Thompson, dont Mac, qui deviendra son bassiste attitré.
- 1955** Sam décide de se consacrer totalement à la musique. Son ami Shakey Jake lui ouvre les portes du puissant syndicat des musiciens.
- 1957** Le producteur Eli Toscano lui fait enregistrer une série de faces remarquables pour la marque Cobra.
- 1959** Appelé sous les drapeaux, le bluesman déserte et passe quelques mois en prison.
- 1960** Mel London et son label Chief accueillent Sam qui retrouve ainsi Chicago et le monde du blues.
- 1963** Il se produit régulièrement à l'Alex Club. Un jeune fan blanc l'enregistre à plusieurs reprises.
- 1966** Entre deux engagements dans les clubs du West Side, il grave quelques titres pour de petites firmes.
- 1967** Grâce à Bob Koester du label Delmark Sam réalise *West Side Soul* qui le fait connaître des amateurs de blues du monde entier.
- 1968** Son second album chez Delmark fait de lui l'un des grands du Chicago blues électrique.
- 1969** Admiré en Californie, applaudi au festival d'Ann Arbor, Sam découvre l'Europe. Il meurt d'une crise cardiaque le 1^{er} décembre, peu après son retour.
- 1980** Les albums posthumes réalisés à partir d'enregistrements « live » fleurissent.

Le magicien du blues

**Malgré sa très courte carrière,
Magic Sam aura trouvé le temps de s'imposer
comme l'une des grandes figures du Chicago blues
et même de séduire le public des campus.**

En cette fin d'année 1969, Magic Sam est l'un des jeunes bluesmen les plus en vue de Chicago : Otis Rush se perd dans des problèmes personnels, Freddie King n'est pas encore une rock-star, Earl Hooker est trop malade pour profiter de sa popularité, et Buddy Guy n'est que le guitariste de Junior Wells. Sam, au contraire, ne sait plus où donner de la tête. Les propositions affluent de toute part, et il hésite entre la Columbia et Stax qui lui offrent des sommes mirobolantes pour le prendre sous contrat.

Le 1^{er} décembre de cette année, peu après le petit déjeuner, Sam se plaint de douleurs dans la poitrine et décide de s'allonger quelques minutes. Il n'aura pas le temps d'arriver jusqu'à son lit, terrassé par une crise cardiaque. Le bluesman disparaît ainsi au moment où il allait enfin parvenir à la gloire.

Samuel Gene Maghett est né le 14 février 1937, jour de la Saint-Valentin. Ses parents sont métayers dans une

ferme des environs de Grenada, petite ville du Delta traversée par la Highway 51. Malgré la politique économique du New Deal instaurée par le président Roosevelt, les temps sont durs, et Jesse Maghett entend faire travailler à ses côtés ses fils Sam et James. Leur mère étant morte du diabète, ils sont élevés par une belle-mère peu affectueuse. Voyant les mauvais traitements infligés aux deux enfants, des voisins blancs s'émeuvent et contactent une tante qui vit à Chicago pour qu'elle y fasse venir Sam et son jeune frère.

Amis d'enfance

La vie dans la Windy City est nettement plus attrayante. Sam a treize ans et se passionne pour la musique de Little Walter et Muddy Waters. Sur sa guitare, qui le quitte rarement, il tente de reproduire les derniers enregistrements de ses héros. Lorsque la famille Thompson s'installe dans son quartier, vers 1952, Sam est ravi de voir que les fils



◀ Magic Sam (nœud papillon, veste blanche) et sa femme (robe blanche) entourés de leurs proches. De gauche à droite : Boyd Atkins, SP Leary, Letha, Johnnie Jones et Odell Campbell.

de ses nouveaux voisins partagent son enthousiasme pour le blues. D'après Mac, qui accompagnera Sam sur scène jusqu'à la fin, « on jouait tout le temps ensemble, mais ce n'était pas vraiment un orchestre, juste pour s'amuser entre copains » (*Living Blues*, 1970).

L'exigeant public du ghetto

Les choses deviennent plus sérieuses lorsque Sam fait la connaissance de James Shakey Jake Harris. Joueur de cartes professionnel, Jake fréquente assidûment les tavernes du West Side où il lui arrive de monter sur scène entre deux parties pour jouer de l'harmonica. Comme il n'a pas d'orchestre attitré, il incite Sam et les frères Thompson à fédérer leurs énergies pour créer leur propre formation. Pour leur premier véritable engagement, au Wagon Wheel, un bar de Madison Street, ils sont payés moins de dix dollars chacun.

Sam ne chante pas encore sur scène. Il se contente de participer au chœur le dimanche, dans une chorale de gospel, ce qui aura une influence indéniable sur son style vocal. En revanche, sa

virtuosité instrumentale est déjà grande. Au cours de l'été 1954, il retourne passer quelques semaines chez son père dans les environs de Grenada, et les

« Je n'ai pas la moindre intention de me faire appeler Pauvre Sam, Sam le Noir ou Sam le Triste. Alors, si vous avez besoin d'un pseudonyme pour mes disques, vous n'avez qu'à m'appeler Sam le Magicien. »

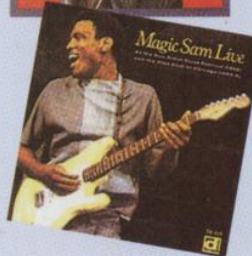
Magic Sam

copains qui l'ont connu avant son départ pour Chicago sont surpris de ses progrès à la guitare.

L'année suivante, Sam a dix-huit ans. On peut le trouver, le dimanche matin, au marché aux puces de Maxwell Street,

comme la plupart des musiciens de blues de la ville. De plus, les bars ne manquent pas sur Madison et Roosevelt Road, et il a l'occasion d'apprendre à satisfaire le public difficile du ghetto.

Pour devenir musicien professionnel, il ne lui reste plus qu'à se faire accepter par l'Union, le syndicat des musiciens. Les contacts de Shakey Jake sont utiles, à cet égard, et Sam possède bientôt une carte officielle qui lui ouvre l'accès des grands clubs. Un week-end, il accompagne Jake au « 708 », un établissement réputé du South Side où se produit Muddy Waters, qui l'invite à monter sur scène. Le propriétaire des lieux lui propose de le prendre à l'essai avec son groupe les soirs de semaine. Sam n'hésite plus, désormais, à chanter. Ses principales influences sont Lowell Fulson, Ray Charles, Junior Parker ou



▲ Disques du bluesman enregistrés pour le label Delmark.

UNION L'Union est le tout-puissant syndicat des musiciens américains. Censé prendre en main leurs intérêts, il a souvent mal défendu les artistes afro-américains. Regroupés au sein d'unions locales ségréguées, les Noirs devaient cotiser, sans pour autant bénéficier des avantages réservés à leurs homologues blancs.

► Shakey Jake (au premier plan), artisan, comme son neveu Magic Sam, du « West Side sound », en compagnie de son orchestre, en 1968 : de gauche à droite, Francis Clay, Robert Mojo Elem, Luther Allison et Kenny Courtney.



► Magic Sam et sa célèbre guitare électrique Epiphone.

encore B.B. King dont les 45-tours passent régulièrement sur les ondes des radios noires de la ville.

Les jeunes loups de Toscano

Sam comprend que la sortie d'un disque à son nom lui ouvrirait bien des portes. Pour quelques dollars, il réalise une maquette dans un studio de fortune. Plutôt que de reprendre un succès du moment, il enregistre une composition personnelle intitulée *All Your Love*. Cette « demo » sous le bras, il se présente dans les bureaux de la marque Chess d'où il est poliment éconduit.

On a parlé à Sam d'un réparateur de postes de télévision de Roosevelt Road qui possède un studio dans son arrière-boutique. Eli Toscano s'intéresse en effet aux bluesmen du quartier. Dès 1956, il s'est fait connaître avec les

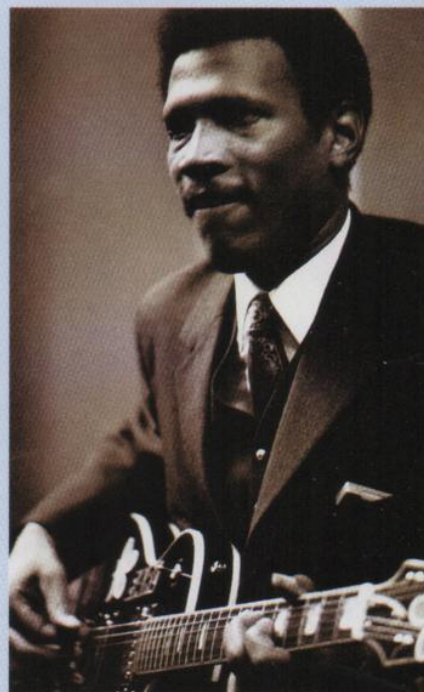
marques Abco et surtout Cobra qui a mené Otis Rush au succès. Toscano sent qu'il tient un bon filon avec les jeunes loups du West Side et s'empresse de faire enregistrer Sam sous la direction de Willie Dixon.

Le guitariste se fait généralement appeler Good Rockin' Sam, mais d'autres artistes portent déjà ce surnom, et Toscano insiste pour lui forger une nouvelle identité. Finalement c'est Mac Thompson qui aura l'idée de Magic Sam, en s'inspirant de Maghett, le patronyme de son ami. *All Your Love* et *Love Me With a Feeling* sortent au cours de l'été 1957 sur le 45-tours Cobra 5013 qui devient un best-seller dans la région de Chicago. Au cours des mois suivants, d'autres disques voient le jour sous le nom de Magic Sam, mais aussi sous celui de Shakey Jake.

Au moment où la carrière de Sam décolle enfin, la malchance survient. En juillet 1959, on retrouve le corps d'Eli Toscano dans les eaux du lac Michigan, vraisemblablement assassiné par des gangsters. Sa mort provoque la faillite de Cobra. Peu après, Sam reçoit son ordre d'incorporation dans l'armée auquel il ne répond pas. Considéré comme déserteur, il est arrêté et placé en détention pendant plusieurs mois.

Retour dans les clubs

Lorsqu'il retourne à la vie civile l'année suivante, Sam trouve en Mel London et Chief un producteur et un label compatisants. Il devient le compagnon d'écurie de Junior Wells et d'Earl Hooker, mais ses disques ne reflètent pas toujours son talent. Lorsque Chief s'arrête en 1962, Sam se retrouve à nouveau sans maison de disques. Le blues est de moins en moins en vogue à la radio, supplanté par la soul. Ce n'est heureusement pas le cas dans les clubs du West Side, qui ont conservé un public populaire. Sam se produit chez Silvio's, au Walton's Corner ou au Tay May, où il anime les week-ends tandis que Muddy Waters et Buddy Guy se partagent le reste de la semaine.





Sam fréquente également le Copa Cobana, dont les concerts sont retransmis sur une radio locale. Ces émissions permettent à un nouveau public de se familiariser avec le blues. De jeunes étudiants blancs s'aperçoivent avec stupéfaction qu'à quelques centaines de mètres de chez eux, dans les ghettos où ils n'ont jamais osé mettre les pieds, se pratique une musique qui les touche profondément. L'un d'eux, Peter Kroehler, va même jusqu'à enregistrer sur le magnétophone de son père quelques prestations de Magic Sam, en 1963, réalisées avec son ami le saxophoniste Eddie Shaw. Publiées vingt ans plus tard (Delmark 645-6, *Live At The Alex Club*), ces bandes illustrent à merveille la relation étroite entre le bluesman et son public.

Les campus touchés par le virus du blues

Cet engouement de la jeunesse blanche pour le blues sera bénéfique pour Sam. Il est en effet remarqué par Bob Koester, patron des disques Delmark, qui vient d'obtenir un solide succès commercial avec un album consacré à Junior Wells : après le blues acoustique, le style urbain pénètre sur les campus. En juillet puis à nouveau en octobre 1967, Sam enregistre son premier 33-tours, *West Side Soul*. Les amateurs de blues du monde entier découvrent alors cet artiste qui produit avec ses doigts nus la musique la plus sincère.

Un an plus tard, Delmark et Sam sont à nouveau associés pour *Black Magic*, un recueil plus formidable encore. Ceux qui reprochaient au bluesman une certaine monotonie dans le choix de ses thèmes décou-

« Magic Sam, comme Elvis Presley, Sam Cooke, B.B. King ou Eric Clapton, était un musicien né.

Quand il jouait dans un club, il lui suffisait de quelques mesures pour que la salle se remplisse. »

Syl Johnson

vrent des succès de Freddie King, Otis Rush et Junior Parker, auxquels il insuffle une nouvelle vie.

Le nom de Magic Sam circule alors sur toutes les lèvres. On l'invite à se produire dans un haut lieu du rock, l'Ash Grove de Los Angeles ; le magazine *Rolling Stone* l'encense dans ses

MAGISTRALE DÉMONSTRATION

Les condisciples de Magic Sam se moquaient de lui parce qu'il venait à la Drake High School avec sa guitare. Pour mettre un terme à ces railleries, il profita, un jour, d'un interclasse pour improviser un petit concert dans la cour. A la fin de sa prestation, même les plus moqueurs ne riaient plus du tout, d'autant que la plupart des filles présentes, conquises par sa virtuosité, s'étaient empressées de lui donner leur numéro de téléphone.

colonnes, et il triomphe au festival d'Ann Arbor pendant l'été 1969. Enfin, l'Europe elle-même accueille Sam et Mac Thompson à l'automne pour la tournée annuelle de l'American Folk Blues Festival.

Alors qu'il commence à connaître un plein succès, il meurt au mois de décembre suivant. On le savait de santé fragile, fatigué par l'alcool. Sa mort, à 32 ans, produit pourtant un rude choc au sein de la communauté du blues, qui se presse à ses funérailles. Elvin Bishop organise en Californie un concert à sa mémoire, dont les recettes serviront à financer la scolarité des enfants de Sam.

A quelques jours près, il aurait pu s'en charger lui-même avec les primes promises par Stax ou la Columbia si la magie ne s'était pas soudain rompue.

◀ *Eddie Clearwater, autre représentant du blues du West Side.*

▼ *Magic Sam en répétition lors de la tournée de l'American Folk-blues Festival en 1969.*



Le champion du « West Side sound »

► Guitariste brillant, Magic Sam a été également la « voix » du West Side sound.

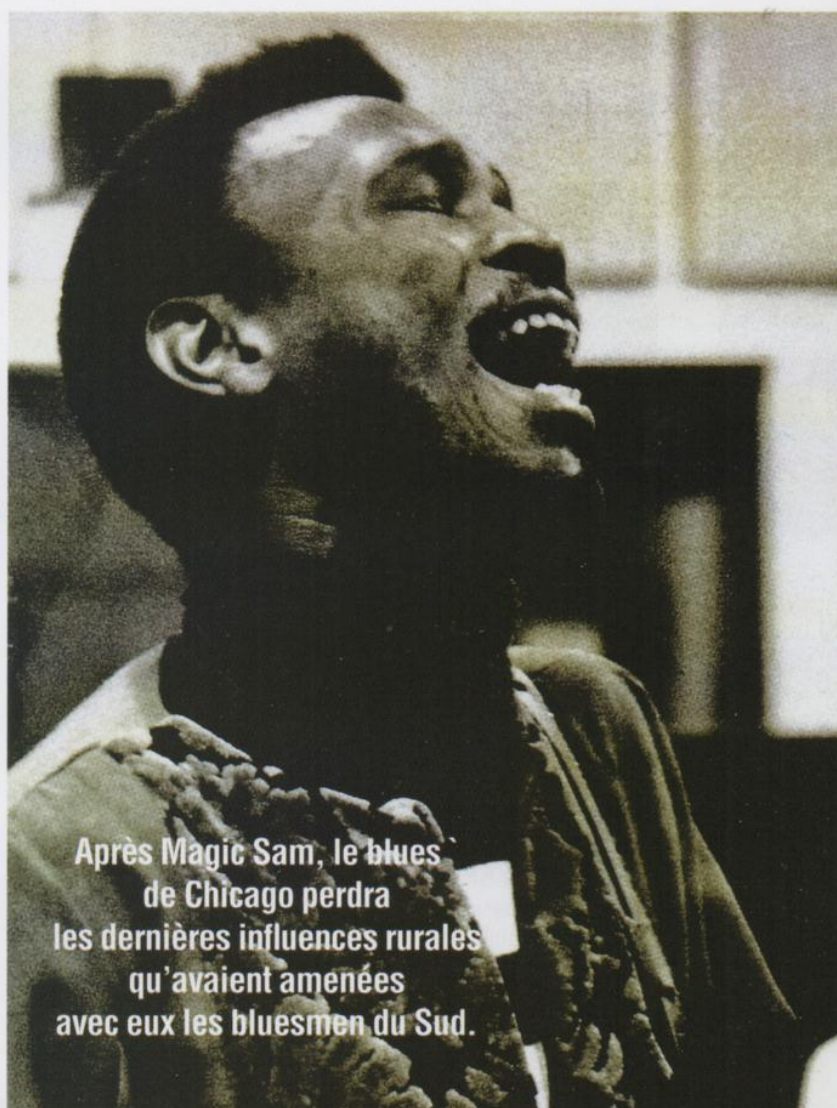
La fin justifierait-elle les moyens ? On serait tenté de le penser lorsque, dans le cas du blues électrique du ghetto ouest de Chicago – ce fameux *West Side sound* qui s'est développé à la fin des années 50 et dont Magic Sam était le premier représentant –, les moyens ont eu une telle influence sur le résultat !

Maigres budgets

Depuis que les émigrants noirs venus des Etats du Sud ont pris l'habitude, à leur arrivée dans la Windy City, de s'y réfugier, le quartier noir qui s'étend à l'ouest du centre-ville a la triste réputation d'être l'une des zones urbaines les plus désolées d'Amérique. Non que le South Side – l'autre grand ghetto de Chicago – soit un site résidentiel calme et bourgeois, mais le West Side respire la misère à chaque coin de rue.

Dans les clubs, cette pauvreté ambiante se traduit par des cachets

LE « DEMO » Le « demo », abréviation de « demonstration record » (disque de démonstration), est une maquette. Il est utilisé par des artistes qui cherchent à se faire connaître et par les auteurs-compositeurs lorsqu'ils démarchent les firmes discographiques. Autrefois enregistrés en studio, ils peuvent être aujourd'hui réalisés à domicile grâce aux progrès de l'informatique musicale.



Après Magic Sam, le blues de Chicago perdra les dernières influences rurales qu'avaient amenées avec eux les bluesmen du Sud.

ridicules pour les musiciens qui s'y produisent. Cette situation explique en grande partie l'avènement du *West Side sound* : alors que les bluesmen des quartiers sud engagent couramment quatre ou cinq accompagnateurs, ceux du ghetto ouest devaient se contenter de jouer en trio.

Contrairement à des musiciens comme Elmore James et Hound Dog Taylor, qui préféraient s'appuyer sur un second guitariste en plus de l'indispensable batteur, Magic Sam a choisi de travailler avec un bassiste électrique. Outre celui de chanteur, il se voyait donc obligé, par la force des choses, d'assumer simultanément les rôles de soliste et de rythmicien.

Cette double contrainte va considérablement affecter le style de Sam. A ses débuts, il se concentre sur la partie instrumentale et travaille une technique qui lui permet d'insérer de longues envolées lyriques au note à note sur une trame de riffs rythmiques. Car la mode est à la danse dans les tavernes noires, et on demande avant tout aux artistes de faire bouger le public.

La recherche du « beat »

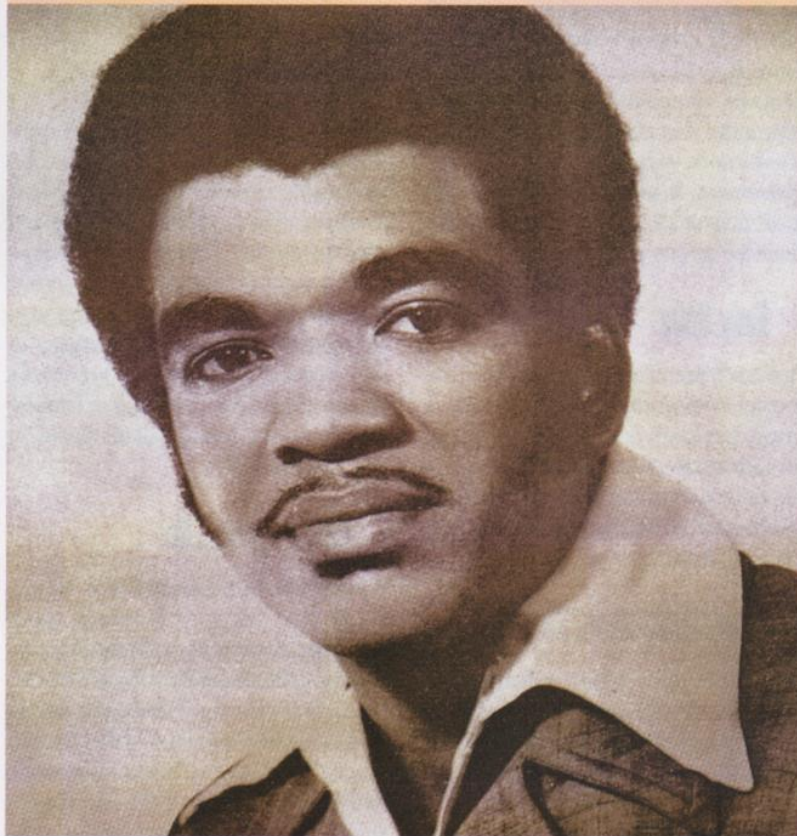
Les ambitions discographiques de Sam l'obligeront à développer plus encore sa polyvalence. Ses premiers *demos* révèlent certaines imperfections vocales, mais il ne tarde pas à s'imposer au micro pour devenir l'archétype du bluesman

AFFINITÉ La présence de Mac Thompson aux côtés de Magic Sam tout au long de sa carrière traduit une grande connivence artistique, mais aussi une amitié de près de vingt ans. Le premier visage que découvre Mac lorsqu'il arrive à Chicago avec sa famille est celui de Sam Maghett, en train de jouer de la guitare sur les marches de la maison de sa tante ! Sam est d'autant plus heureux de rencontrer ces nouveaux voisins que les trois fils Thompson, comme leur père, sont musiciens.

Le plus âgé, né en 1928, se prénomme Jimmy et chantera longtemps au sein de chorales religieuses avant de faire carrière dans les clubs de blues de la ville ; le deuxième, Mac, a six ans de moins. Quant au cadet, Syl, âgé d'un an de plus que Sam, c'est déjà un guitariste consommé. Les jeunes gens passent des heures ensemble, échangeant accords et mélodies.

Tandis que Mac et Sam lient leurs destinées, Syl devient musicien professionnel en se faisant engager par le pianiste Eddie Boyd. De club en studio, il s'affirme et finit par attirer l'attention de la marque King/Federal qui le rebaptise, pour des raisons obscures, « Johnson ». C'est sous ce nouveau patronyme qu'il devient à partir de 1967 une vedette de musique soul. Avec Al Green, il sera même l'une des stars de la marque Hi tout au long de la décennie suivante.

L'exemple de Syl a incité son aîné à l'imiter. Choissant par mimétisme de se faire appeler Johnson, Jimmy est aujourd'hui l'un des guitaristes les plus appréciés de Chicago où il mène une carrière brillante. Après la disparition de Mac en 1991, Jimmy et Syl sont là pour montrer que la tradition du blues est toujours aussi vivante chez les Thompson-Johnson.



◀ Syl Johnson.
Son œuvre est moins
marquée par le blues
que par la soul.

électrique à Chicago. Le critique anglais Tony Russell résumait bien cette mutation dans *Jazz Journal International* : « Des faces comme *Easy Baby* ou *All Your Love* sont dans une certaine mesure les premiers véritables enregistrements de Chicago blues. Jusqu'alors, Big Bill Broonzy, Washboard Sam, Muddy Waters et Howlin' Wolf étaient des artistes ruraux parés d'un certain vernis urbain. Magic Sam à l'inverse propose pour la première fois un "beat" essentiellement urbain. » Il faut croire en tout cas que les voies ouvertes par Magic Sam étaient suffisamment riches et prometteuses, puisque des artistes comme Eddie Clearwater et Otis Rush devaient les emprunter à leur tour.

All Your Love

A travers le parcours discographique des dix premières années de la carrière de Magic Sam, le génie de ce grand créateur se révèle à chaque instant.

1 Look Watcha Done

Cette plage a été enregistrée en 1957 lors de la première séance Cobra de Sam. Il avait préféré venir avec ses propres compositions plutôt que de reprendre des standards. S'il manque d'assurance vocale au début de l'enregistrement, le jeune homme – il a tout juste vingt ans ! – possède déjà la pleine maîtrise de son instrument.

2 Easy Baby

Après son premier succès, Sam fut invité à revenir en studio en 1958. Au total, il grava cinq faces, dont cet *Easy Baby*, qui lui posa apparemment des difficultés : on dénombre pas moins de cinq prises différentes qui semblent indiquer que Sam était un perfectionniste.

3 Every Night About This Time

A sa sortie de la prison militaire où il avait été enfermé pour désertion, Sam renouait avec le disque grâce au label Chief de Mel London. On prend conscience du chemin parcouru par le bluesman, quatre ans après ses débuts

sur vinyl ; le chanteur timide et réservé a fait place à un vocaliste dont la ferveur rappelle celle des solistes de gospel.

4 All Your Love

C'est avec cette composition qu'a démarré la notoriété de Sam. Plus que les banales paroles d'amour de ce blues, c'est son style de guitare passionné qui allait faire date. Toutes les caractéristiques de sa musique s'y trouvent réunies : une série de riffs rythmiques débouchant sur de longues phrases au note à note, l'usage intensif du trémolo de son amplificateur ainsi que l'utilisation du mode mineur, trait dominant du *West Side sound*.

5 All My Whole Life

« Tout au long de ma vie, je te donnerai ce que j'ai / En échange, je te demande de m'aimer. » Digne d'un adolescent, cette déclaration illustre en elle-même le bouleversement qui est en train de se produire au sein du Chicago blues. Aux thèmes d'inspiration rurale de Big Bill Broonzy et Muddy Waters succède une thématique amoureuse

plus jeune et plus urbaine bien proche de celle que le public de rock'n'roll appréciait.

6 Blue Light Boogie

Ce titre est le dernier grand succès du saxophoniste et chanteur Louis Jordan. Sa présence ici montre que Mel London voulait élargir l'audience de Magic Sam en lui faisant enregistrer sur Chief un tel standard du rhythm'n'blues.

7 21 Days In Jail

Cette pièce signée Sam Maghett s'inspire en réalité d'un vieux thème du blues qu'Eddie Boyd venait de remettre au goût du jour en 1958 sous le titre *24 Hours Of Fear*. Pour Sam, ces « 21 jours de prison » allaient être prémonitoires.

8 She Belongs To Me

Sous la direction de l'animateur radio Al Benson, Sam a gravé ce beau blues en 1966. Le style a évolué avec le temps et le goût du public des ghettos, et une bonne dose de soul s'est mêlée au blues.

9 You Don't Have To Work

Le succès d'*All Your Love* allait inciter Sam à enregistrer cette variante à son retour à la vie civile. Si sa prestation est convaincante, la présence de chœurs n'est pas très heureuse, ni celle du saxophone de Boyd Atkins qui ne fait que masquer un beau solo de guitare.

10 Magic Rocker

Construit sur un motif de batterie curieux mais « efficace », cet instrumental met en valeur la virtuosité de Sam. Son œuvre est d'ailleurs émaillée de tours de force de ce genre qui montrent que son trio était parfaitement adapté à la danse.

11 Roll Your Moneymaker

Le succès des premiers 45-tours de Sam a bénéficié à Shakey Jake, également présent en studio à ses côtés

en 1958. On retrouvera cette pièce de son répertoire quelques années plus tard dans celui d'Elmore James sous le titre *Shake Your Moneymaker*.

12 My Love Is Your Love

Cette nouvelle variation sur le thème d'*All Your Love* a longtemps fait dire à certains critiques que le travail de Sam était répétitif. En réalité, le producteur Mel London poussait consciemment son artiste à se parodier lui-même pour plaire au public de son premier succès.

13 Out Of Bad Luck

Cette politique commerciale consistant à chercher à plaire aussi au public des débuts n'était pas propre à Mel London. En 1966, c'est Al Benson qui fait enregistrer Sam dans cette composition clairement inspirée d'*All Your Love*. La force du bluesman est d'avoir toujours su, dans un cadre aussi étroit, renouveler ses interprétations sans paraître redondant.

14 Call Me If You Need Me

Le contraste est intéressant ici entre le style vocal de Shakey Jake, proche des bluesmen du Delta, et le jeu de guitare, moderne et passionné, de Magic Sam. Cette opposition met en lumière l'apport des jeunes guitaristes de Chicago dans un milieu dominé jusqu'alors par des musiciens comme Muddy Waters et Howlin' Wolf, encore imprégnés des traditions rurales.

15 Mr. Charlie

Ce titre témoigne des tâtonnements des producteurs de Chicago, au début des années 60, qui cherchaient à renouveler le répertoire des bluesmen en leur imposant des titres de variété qui ne leur convenaient pas toujours.

16 All Night Long

All Night Long, la première réincarnation d'*All Your Love*, date de 1958. Willie Dixon, qui assurait la direction

artistique de cette séance, a écrit dans son autobiographie : « Sam avait mis au point ce thème et ne tenait pas à en changer. D'un certain côté, c'était une bonne chose car le public identifiait immédiatement sa musique, dès les premières notes. »

17 Love Me With A Feeling

Pour plaire à un large public, les disques qui sortaient à Chicago proposaient un blues sur une face, et un titre plus enlevé sur l'autre. C'est ainsi que cette

composition a été publiée sur le même 45-tours qu'*All Your Love* en 1957, avec le succès commercial que l'on sait.

18 Square Dance Rock, Part 1 & 2

La présence du country & western dans le répertoire de Sam ne doit pas surprendre car ce style dominait les ondes dans le Mississippi de son enfance. De nombreux bluesmen, de Little Milton à Earl Hooker, ont prouvé, sur scène comme en studio, leur goût prononcé pour la musique hillbilly.

▼ Magic Sam et le saxophoniste Eddie Shaw à l'Alex Club, en 1963.



Les tavernes du West Side



▲ Magic Sam, Little Johnnie Jones et leurs compagnes au Tay May Club, rebaptisé par la suite Alex Club.

▶ Sur cette affiche, le Copa Cobana, le club du disc-jockey Big Bill Hill, est devenu le Cocapabana !

Dans la plupart des bars du West Side, on pouvait écouter de la musique. Pendant la semaine, le juke-box était mis à contribution, relayé le week-end par des orchestres locaux. Il serait fastidieux de dresser une liste précise de ces tavernes, dont les noms et les propriétaires changeaient constamment. Au mieux, un club pouvait fermer ses portes pour non-renouvellement de licence ; au pire, parce qu'un crime sordide y avait été commis.

Entre 1955 et 1970 – les « quinze glorieuses » du West Side blues – un certain nombre de clubs ont cependant animé le milieu musical avec une certaine régularité. C'était le cas de Walton's Corner au 2736 West Roosevelt, aussi surnommé

A l'époque de Magic Sam, de nombreux petits clubs jalonnaient les artères du ghetto le plus pauvre de Chicago.

Tom's Musicians Club ; de Curley's Twist City au coin de Madison Street et de Homan Avenue, qui présentait chaque soir deux orchestres, l'un au rez-de-chaussée et l'autre à l'étage ; du Seeley Club où treize personnes ont trouvé la mort lors d'un incendie ; ou bien du Tay May,

par la suite rebaptisé Alex Club, dont le patron a été tué en 1970 en tentant d'arrêter une bagarre au couteau entre deux clientes.

L'un des lieux les plus appréciés des musiciens – pour la sécurité de l'emploi comme pour le montant des cachets – était Silvio's, sur Lake Street, où l'on pouvait applaudir les plus grands noms du Chicago blues, d'Elmore James à Howlin' Wolf en passant par Magic Sam et Billy Boy Arnold. « Il y avait, raconte ce dernier, des cocktail parties là-bas tous les dimanches pour les musiciens. La direction rapprochait quelques tables, mettait des nappes et nous offrait cinq ou six bouteilles de whiskey pendant que les groupes se succédaient sur scène. » Enfin, on se doit de citer le Copa Cobana, qui a longtemps servi de cadre à des émissions de radio animées en direct sur les ondes de la station noire WOPA par le disc-jockey Big Bill Hill.

BACK BY POPULAR DEMAND!!!

MAGIC SAM
AND HIS
BIG BAND

With His Latest Hit
"OUT OF BAD LUCK"
- featuring -

Shakey Jake

EVERY FRIDAY – SATURDAY & SUNDAY
from 8 p.m. 'til 2 a.m.
Saturday 9 p.m. 'til 3 a.m.

AT THE

COCAPABANA CLUB
3258 West Roosevelt Road

LIVE BROADCAST WITH BIG BILL HILL
Proprietor
Phone 638-8832